Orhan Pamuk

Le musée de l'Innocence

folio

Extrait de la publication

COLLECTION FOLIO

Extrait de la publication

Orhan Pamuk

Le musée de l'Innocence

Traduit du turc
par Valérie Gay-Aksoy

Gallimard

Extrait de la publication

La traduction de cet ouvrage a bénéficié du soutien financier du ministère de la Culture et du Tourisme de la république de Turquie, dans le cadre du programme TEDA.

Titre original :

MASUMİYET MÜZESİ

© Orhan Pamuk, 2006. All rights reserved.
© Éditions Gallimard, 2011, pour la traduction française.

Extrait de la publication

Orhan Pamuk est né en 1952 à Istanbul. Il a fait des études d'architecture, de journalisme et a effectué de longs séjours aux États-Unis (université d'Iowa, université Columbia). Il est l'auteur notamment du *Livre noir*, prix France Culture 1995, de *Mon nom est Rouge*, prix du Meilleur Livre étranger 2002, de *Neige*, prix Médicis étranger en 2005 et prix Méditerranée étranger 2006, et d'*Istanbul*. Son œuvre est traduite en quarante langues.

Il a reçu le prix Nobel de littérature en 2006.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

À Rüya

Extrait de la publication

C'étaient des gens assez innocents pour croire que le délit de pauvreté pouvait être oublié en gagnant de l'argent.

CELÂL SALIK,
Carnets

Si un homme traversait le Paradis en songe, qu'il reçût une fleur comme preuve de son passage, et qu'à son réveil il trouvât cette fleur dans ses mains… que dire alors ?

SAMUEL TAYLOR COLERIDGE,
Carnets

Je commençai par regarder les petits bibelots posés sur la table, les lotions et les objets de toilette dont elle se servait. Je les saisis et les observai. Je tournai et retournai sa petite montre dans ma main. Je regardai ensuite sa garde-robe. Où s'amoncelaient tant d'atours et de vêtements… Ces choses parachevant toute femme me procurèrent un sentiment d'effroyable solitude, de compassion, l'impression et le désir d'être à elle.

AHMED HAMDI TANPINAR,
Carnets

1

Le moment le plus heureux de ma vie

C'était le moment le plus heureux de ma vie, je ne le savais pas. Aurais-je pu préserver ce bonheur, les choses auraient-elles évolué autrement si je l'avais su ? Oui, si j'avais pu comprendre que je vivais là le moment le plus heureux de mon existence, jamais je n'aurais laissé échapper ce bonheur. Ce merveilleux moment en or qui me comblait d'une profonde félicité n'avait peut-être duré que quelques secondes, mais ce bonheur m'avait paru durer des heures, des années. Le lundi 26 mai 1975, vers trois heures moins le quart, un instant semblait s'être soustrait à l'emprise du temps, aux lois du monde et de l'attraction terrestre, de même que nous semblions libérés de la faute, du péché, du châtiment et du remords. J'avais embrassé l'épaule de Füsun, en sueur à cause de la chaleur et de nos ébats, je l'avais doucement enlacée par-derrière, pénétrée et, tandis que je lui mordillais légèrement l'oreille gauche, la boucle passée à son lobe s'en échappa ; elle resta longtemps comme suspendue dans les airs, puis finit par tomber. Tout à notre bonheur, nous n'avions pas prêté attention à cette boucle d'oreille dont je n'avais pas noté la forme ce jour-là, et nous avions continué à nous embrasser.

Dehors, le ciel était limpide, comme il sait l'être

Extrait de la publication

les jours de printemps à Istanbul. Dans les rues, la chaleur faisait transpirer les Stambouliotes qui ne s'étaient toujours pas départis de leurs habitudes hivernales, mais la fraîcheur restait encore tapie à l'intérieur des bâtiments, des magasins, sous les frondaisons des tilleuls et des marronniers. Une fraîcheur semblable s'exhalait du matelas à l'odeur de moisissure sur lequel nous nous aimions, heureux comme des enfants oublieux de tout. Chargée d'effluves marins et embaumant le tilleul, une brise printanière s'engouffra par l'entrebâillement de la porte-fenêtre du balcon, souleva les voilages et les laissa doucement retomber sur notre dos, faisant frissonner nos deux corps nus. Du lit où nous étions couchés, dans la chambre du fond de cet appartement situé au deuxième étage, nous apercevions le jardin à l'arrière de l'immeuble et les enfants qui jouaient au football sous la chaleur de mai en s'invectivant copieusement. Remarquant que les grossièretés dont ils se bombardaient reproduisaient mot pour mot ce que nous étions en train de faire, nous interrompîmes un instant nos ébats amoureux, nous regardâmes dans les yeux et échangeâmes un sourire. Mais notre bonheur était si grand et si profond que, de même que nous avions oublié cette boucle d'oreille, nous oubliâmes aussitôt le clin d'œil facétieux que la vie nous adressait depuis le jardin.

Lorsque nous nous retrouvâmes le lendemain, Füsun me dit qu'elle avait perdu une de ses boucles. En réalité, après son départ, je l'avais vue entre les draps bleus — elle avait à son extrémité un pendentif portant son initiale — et au lieu de la mettre de côté, un étrange instinct m'avait poussé à la glisser dans la poche de ma veste pour éviter de l'égarer. « Elle est là, ma chérie », lançai-je en fouillant dans la poche droite de ma veste suspendue au dossier de la chaise. Non, elle n'y était pas. Pendant un instant,

Extrait de la publication

j'eus comme un mauvais pressentiment, l'impression de voir se profiler une catastrophe, mais je me rappelai aussitôt que le matin, au vu de la chaleur, j'avais changé de veste.

— Elle est restée dans la poche de mon autre veste.

— S'il te plaît, rapporte-la-moi demain, n'oublie pas, répondit Füsun en ouvrant de grands yeux, c'est très important pour moi.

— Bien.

Âgée de dix-huit ans, Füsun était une cousine éloignée, une parente pauvre dont j'avais quasiment oublié l'existence jusqu'à il y avait un mois. J'avais trente ans et je m'apprêtais à me fiancer puis me marier avec Sibel, que tout le monde trouvait parfaite pour moi.

Extrait de la publication

2

La boutique Şanzelize

Le concours de circonstances qui changerait le cours de ma vie avait commencé un mois plus tôt, le 27 avril 1975, à la vue d'un sac de la célèbre marque Jenny Colon dans une vitrine. Légèrement ivres et très heureux, ma future fiancée et moi marchions dans l'avenue Valikonağı, en savourant la fraîcheur d'un soir de printemps. Nous avions dîné au Fuaye, un restaurant chic qui venait d'ouvrir à Nişantaşı, et tout au long du repas, nous avions parlé à mes parents de la préparation de nos fiançailles : on les célébrerait à la mi-juin pour que Nurcihan, l'amie avec qui Sibel avait fait ses études au lycée Notre-Dame de Sion et à Paris, puisse venir de la capitale française. Sibel avait depuis longtemps commandé sa robe chez İpek İsmet, le couturier le plus couru et le plus cher d'Istanbul à l'époque. Ce soir-là, la question de savoir comment seraient façonnées les perles que donnerait ma mère pour la robe donna lieu au premier débat entre elles. Mon futur beau-père voulait que les fiançailles de sa fille unique soient aussi fastueuses que le mariage, une idée que partageait entièrement ma mère. De son côté, mon père était très heureux d'avoir pour belle-fille quelqu'un qui avait fait la Sorbonne — à cette époque, les bourgeois stambouliotes disaient de toutes les filles qui

Extrait de la publication

faisaient des études à Paris qu'elles sortaient de la Sorbonne.

En la raccompagnant chez elle après le dîner, la main sur son épaule, je la serrais amoureusement contre moi et pensais avec fierté combien j'étais chanceux et heureux quand Sibel s'était écriée : « Ah, quel joli sac ! » Bien que j'eusse la tête embrumée par le vin, je pris bonne note du magasin et partis l'acheter dès le lendemain midi. En réalité, je n'étais pas de ces hommes naturellement galants et raffinés qui couvrent les femmes de cadeaux et s'emparent du moindre prétexte pour leur envoyer des fleurs ; mais sans doute désirais-je en être un aussi. À cette époque, pour tromper leur ennui, les riches et oisives Stambouliotes occidentalisées des quartiers tels que Şişli, Nişantaşı ou Bebek ouvraient non pas des galeries d'art mais des boutiques où elles essayaient de vendre à d'autres femmes aussi riches et désœuvrées qu'elles, et à des prix absurdement élevés, des robes « à la mode » qu'elles faisaient confectionner en copiant les modèles dans des revues d'importation comme *Elle* ou *Vogue*, ainsi que des vêtements et des accessoires de contrefaçon qu'elles rapportaient dans des valises de Paris et Milan. Lorsque, des années plus tard, je retrouvai Şenay Hanım, la propriétaire de la boutique Şanzelize, elle me rappela que, à l'instar de Füsun, elle nous était très lointainement apparentée du côté de ma mère. Le fait qu'elle finisse par me céder tous les vestiges liés à la boutique et à Füsun — y compris l'enseigne suspendue au-dessus de la porte — sans me demander les raisons de mon excessive curiosité pour tous ces vieux objets me fit sentir que certains épisodes insolites de notre histoire étaient connus non seulement de Şenay Hanım mais de bien plus de gens que je ne l'imaginais.

Le lendemain, vers midi et demi, j'entrai dans la boutique Şanzelize et les deux battants de la

Extrait de la publication

clochette de chameau en bronze suspendue à la porte émirent un tintement qui fait encore s'accélérer mon cœur aujourd'hui. En cette période printanière, dans la chaleur de midi, l'intérieur du magasin était plongé dans une fraîche pénombre. Tout d'abord, je crus qu'il n'y avait personne. Ce n'est qu'ensuite que j'aperçus Füsun. Encore ébloui par le soleil, j'essayais de m'accoutumer à l'obscurité régnante ; mais, pour quelque étrange raison, mon cœur se gonflait comme une vague gigantesque prête à s'abattre sur le rivage.

— Je voudrais acheter le sac exposé en vitrine.

Très belle, pensai-je, très séduisante.

— Le sac à main Jenny Colon couleur crème ?

Quand nos regards se croisèrent, je la reconnus d'emblée.

— Celui qui est en vitrine, sur le mannequin, murmurai-je, comme dans un rêve.

— Je vois, répondit-elle en se dirigeant vers la vitrine.

Elle se déchaussa lestement et, posant son pied gauche aux ongles soigneusement vernis en rouge sur le bas de la vitrine, elle s'étira vers le mannequin. Je contemplai d'abord sa chaussure jaune à talon restée au sol et m'attardai longuement sur ses très belles jambes, déjà bronzées alors que nous n'étions même pas au mois de mai.

La longueur de ses jambes faisait paraître plus courte sa jupe jaune à fleurs et en dentelle. Elle prit le sac, passa derrière le comptoir et, de ses longs doigts habiles, l'air mystérieux et extrêmement sérieux, comme si elle dévoilait un secret, elle me montra le compartiment central zippé (il s'en échappa des amas de papiers de rembourrage couleur crème), les deux petites poches (elles étaient vides) et un recoin caché d'où sortirent une carte « Jenny Colon » et des instructions d'entretien. Nos yeux se rencontrèrent un instant.

— Bonjour, Füsun. Comme tu as grandi ! Tu ne m'as sans doute pas reconnu.

— Si, je vous ai tout de suite reconnu, Kemal Ağabey. Mais voyant que vous ne me reconnaissiez pas, je ne voulais pas être importune.

Un silence se fit. Je gardai les yeux fixés à l'intérieur du sac, à l'endroit qu'elle m'avait indiqué peu avant. Sa beauté, sa robe trop courte pour l'époque ou autre chose encore me dérangeait, et je n'étais pas naturel.

— Alors, qu'est-ce que tu fais de beau ?

— Je prépare les examens d'entrée à l'université. Et je viens chaque jour au magasin. Ça me permet de rencontrer du monde.

— Très bien. Bon, combien vaut ce sac ?

Fronçant les sourcils, elle déchiffra le prix inscrit à la main sur la petite étiquette collée dessous :

— Mille cinq cents lires. (Cette somme équivalait, à l'époque, à six mois de salaire d'un jeune fonctionnaire.) Mais je suis sûre que Şenay Hanım vous fera un prix. Elle est rentrée chez elle pour le déjeuner. Elle fait la sieste, je ne peux pas téléphoner pour le lui demander. Mais si vous repassez en fin de journée…

— Ce n'est pas grave, dis-je, et avec un geste que par la suite, dans notre lieu de rendez-vous secret, Füsun imiterait bien des fois en forçant le trait, je sortis mon portefeuille de la poche arrière de mon pantalon et comptai les billets humides.

Avec autant d'application que de maladresse, Füsun enveloppa le sac dans une feuille de papier et le mit dans une pochette plastique. Durant tout ce temps, elle savait que j'observais ses longs bras couleur de miel, ses gestes rapides et gracieux. Elle me tendit poliment le sac et me remercia.

— Mes respects à Tante Nesibe et à ton père (sur le moment, le nom de Tarık Bey m'échappait).

Je m'interrompis un instant : mon fantôme était

Extrait de la publication

sorti de moi-même et embrassait Füsun dans un coin de paradis. Je marchai rapidement vers la porte. Cette vision était absurde, et Füsun n'était d'ailleurs pas si belle que cela. La clochette de la porte tinta, j'entendis un canari chanter. Je sortis dans la rue, la chaleur m'était agréable. J'étais content de mon cadeau, j'aimais Sibel. Je décidai d'oublier la boutique et Füsun.

3

Parents éloignés

J'abordai pourtant le sujet au dîner ; je racontai à ma mère qu'en achetant un sac à Sibel, j'avais rencontré Füsun, notre parente éloignée.

— Ah, effectivement, la fille de Nesibe travaille là-bas, dans la boutique de Şenay, c'est malheureux ! dit ma mère. Désormais, ils ne viennent même plus nous voir pour les fêtes. Ce concours de beauté a été une calamité. Je passe chaque jour devant la boutique mais je n'ai jamais l'idée ni l'envie d'aller dire bonjour à cette pauvre gamine. Pourtant, je l'aimais beaucoup quand elle était petite. Nesibe l'amenait de temps à autre quand elle venait faire de la couture à la maison. Je lui sortais vos jouets du placard et elle s'amusait gentiment pendant que sa mère cousait. La mère de Nesibe, votre défunte tante Mihriver, était aussi quelqu'un de bien.

— Elles sont quoi pour nous, exactement ?

Comme mon père regardait la télévision et ne nous écoutait pas, ma mère me raconta, en enjolivant, que son père (c'est-à-dire mon grand-père Ethem Kemal), qui était né la même année qu'Atatürk et avait usé ses fonds de culotte sur les bancs de l'école primaire Şemsi Efendi en même temps que le fondateur de la République — comme on peut le voir ici, sur la première des photos que j'ai retrouvées des

Extrait de la publication

années plus tard —, mon grand-père, donc, bien avant d'épouser ma grand-mère, alors qu'il était âgé de vingt-trois ans à peine, avait été marié une première fois. Ma mère m'expliqua que, d'origine bosniaque, cette pauvre femme (c'est-à-dire l'arrière-grand-mère de Füsun) était morte pendant la guerre des Balkans, au moment de l'évacuation d'Edirne. Elle n'avait pas eu d'enfants de mon grand-père Ethem Kemal, mais avait une fille du nom de Mihriver, née d'un premier mariage avec un cheikh désargenté alors qu'« elle n'était encore qu'une enfant », selon l'expression de ma mère. Tante Mihriver (la grand-mère maternelle de Füsun), qui avait été élevée par des gens bizarres, et sa fille Nesibe (la mère de Füsun) étaient à considérer non pas comme de la famille mais des membres par alliance, avait-elle toujours insisté, bien qu'elle voulût qu'on les appelât « tantes ». Mais lors de leurs dernières visites à l'occasion des fêtes, ma mère (son nom est Vecihe) avait fait preuve d'une extrême froideur envers les femmes de cette branche très éloignée de la famille qui habitait une ruelle de Teşvikiye et vivotait dans la pauvreté. La raison de cette distance, c'est que ma mère était furieuse que Tante Nesibe ait accepté sans broncher que Füsun, alors âgée de seize ans et élève au lycée de jeunes filles de Nişantaşı, participe à un concours de beauté deux ans auparavant, et l'y ait même encouragée, d'après ce que nous apprendrions par la suite ; les ragots qui couraient sur leur compte montrant que Tante Nesibe, à qui elle avait témoigné son soutien et son affection à une époque, tirait fierté d'une affaire dont elle aurait dû avoir honte, elle leur avait tourné le dos.

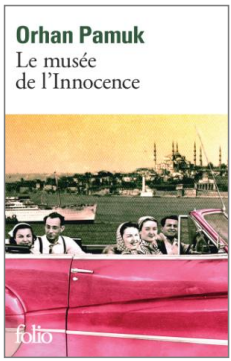
Or, Tante Nesibe aimait et estimait énormément ma mère, son aînée de vingt ans, qui l'avait soutenue dans sa jeunesse, quand Tante Nesibe passait de maison en maison pour offrir ses services de couturière dans les quartiers chics.

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LA MAISON DU SILENCE (Folio n° 5138)
LE LIVRE NOIR (Folio n° 2897)
LE CHÂTEAU BLANC (Folio n° 3291)
LA VIE NOUVELLE (Folio n° 3428)
MON NOM EST ROUGE. Prix du Meilleur Livre étranger 2002 (Folio n° 3840)
NEIGE. Prix Médicis étranger 2005. Prix Méditerranée étranger 2006 (Folio n° 4531)
ISTANBUL, 2007 (Folio n° 4798)
D'AUTRES COULEURS, 2009 (Folio n° 5194)
LE MUSÉE DE L'INNOCENCE, 2011 (Folio n° 5481)



Le musée de l'Innocence Orhan Pamuk

Cette édition électronique du livre
Le musée de l'Innocence d'Orhan Pamuk
a été réalisée le 02 octobre 2012
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070448326 - Numéro d'édition : 243181).
Code Sodis : N52783 - ISBN : 9782072471674
Numéro d'édition : 243183.

Extrait de la publication